

rement contradictoires comme « la guerre, c'est la paix ». Les énoncés contradictoires suppriment de fait la possibilité du sous-entendu, du secret, de la dissidence. À ce niveau, la critique du langage totalitaire se fait globale : Otto Klemperer, le philologue cousin du célèbre chef d'orchestre, analyse la LTI (*lingua Terti Imperii*, langue du Troisième Reich) en des termes tels que les autorités staliniennes se défieront plus tard d'une critique qui pourrait viser leur régime.

Tel est l'intérêt, mais aussi la limite d'une présentation qui se veut complète : selon la formule scolaire, l'extension d'un concept, ici le sous-entendu, varie en raison inverse de sa compréhension. L'auteur a compris le danger en doublant sa critique du totalitarisme d'un « sexorama » au sens balzacien évoquant à demi-mot ce qu'il ne convient pas d'explicitier, et un lexique où l'ironie, discours oblique par excellence, voisine avec la dénégation, chère aux psychanalystes. Nous ne dirons donc pas qu'il soit facile d'opérer une synthèse entre toutes ces manières de dire sans dire.

J. H.

LE PROCÈS DE MADAME BASSARABO, LA TÉNÉBREUSE AFFAIRE DE « L'AMAZONE ROUGE »

Recension du livre de Michel Leroy, Paris, L'Harmattan, 2018, 366 pages.

Ce fut un fait divers qui défraya la chronique judiciaire, mondaine, et tint en haleine la France entière du 31 juillet 1920 au 22 juin 1922, du coup de revolver qui mit fin à la vie mouvementée d'Ismaël Jacob Providence Weissmann, dit Georges Bassarabo, à la condamnation à vingt ans de réclusion de son épouse, née Marie Louise Grouès. C'est une histoire rocambolique dont l'intrigue dépasse les fruits de l'imagination du plus échelvé des feuilletonistes, dont la clé échappa à Georges Simenon, et dont la protagoniste est mise en valeur dans ce long ouvrage, à la fois enquête policière, chronique judiciaire, mais aussi étude littéraire d'une femme : poétesse, romancière, essayiste et dramaturge, à l'avant-garde du mouvement féministe sous le pseudonyme parmi sept autres d'Héra Myrrel (ou Mirrel, soit l'épouse de Zeus gardienne du foyer, réunie à la plante sacrée d'Apollon), qui tint avant et après-guerre un salon, le samedi, rue La Bruyère, et dont la vie s'acheva en prison à Rennes et en odeur de sainteté.



Ce n'est qu'à la page 202, soit loin dans la seconde moitié de ce passionnant ouvrage, que l'auteur nous présente la victime. Les multiples facettes de la personnalité complexe de la prévenue l'exigeaient. Issue d'une famille des Basses-Alpes d'alors, (Marie) Louise (Victoire) Grouès est née à Grigny, près de Lyon, le 24 octobre

1868 d'un père marchand toilier descendu de sa montagne. C'est juste à côté, à Millery, qu'avait été retrouvé le corps de l'huissier parisien Gouffé enfermé dans une malle. Son frère aîné, Antonin, sera le père d'Henri Grouès, né en 1911, devenu frère Philippe, ordonné prêtre et connu sous son nom de résistance : l'abbé Pierre. La vallée de l'Ubaye ne suffisait plus à nourrir les siens (la déforestation intensive avait ruiné les cultures) et, depuis le premier tiers du XIX^e siècle, l'habitude de partir avoir ruiné les cultures) et, depuis le premier tiers du XIX^e siècle, l'habitude de partir rentrer l'aventure s'était installée, au point que le toponyme *Barcelonnette* est devenu un nom commun désignant un habitant de la vallée parti faire fortune au Mexique et revenu se marier à la cinquantaine et couler des jours paisibles le long de l'Ubaye dans l'une des opulentes demeures qui parsèment la route entre Le Lauzet et Saint-Paul sur Ubaye, et surtout dans la sous-préfecture. Antoine Grouès, après un premier mariage avec une cousine, ne traversa pas l'Atlantique, mais se maria à Grigny avec la fille d'un minotier et, reprenant les traditions ancestrales du colportage, s'établit à Lyon. Rien à voir, donc, avec des ancêtres croisés, princes bolognais ou apparentés à Saint-Jean de Macha, comme le prétendait Louise. Celle-ci est envoyée chez les sœurs Vislandines à Fourvière, où elle commence à écrire : vers et prose. À la mort du père, les enfants partent les uns après les autres au Mexique, à commencer par l'aîné, Adrienne, qui avait épousé son bel-oncle Félicien Grouès. Louise suit, et épouse en 1897, à Saltillo, un autre Barcelonnette, Paul Jacques, commençant avec pignon sur rue dans la capitale. Deux filles naissent, Paule à Mexico en 1898 et, deux ans plus tard, Lily, au Yésinet. La famille est revenue en France et la mésécente conjugale aidant, l'épouse s'engage à corps perdu dans la littérature, tandis que le mari traverse l'Atlantique pour ses affaires. Dès 1904, il se plaint de douleurs d'estomac et, en mars 1914, son épouse le retrouve mort, une balle dans la tête. Les symptômes dont il se plaignait ressemblent tellement à un empoisonnement qu'aux obsèques Antonin lui lance un retentissant *malheureuse, qu'as-tu fait ?* Sa veuve retourne au Mexique pour régler la succession, en pleine guerre. Elle y fait la connaissance d'un pittoresque aventurier, Georges Bassarabo, de son vrai nom Ismaël Jacob Providence Weissmann, né en 1867 à Botoşani (alors sur la frontière entre les empires ottoman et russe, en Roumanie actuelle) province de Bessarabie, d'où le nom que prendra son père, et qui sera officiellement le sien par naturalisation (1897). Lancé dans d'aventures combinaisons, prospecteur sinon renifleur de pétrole dans la pampa, il la séduit et ils se marient à Mexico la veille de Noël 1915, devant un prêtre catholique (Louise ne découvrira que plus tard son vrai nom et ses ascendances juives). La Grande guerre finissant, il se lance dans de juteuses affaires, qui ressemblent tellement à liées aux surplus des armées américaine et britannique, qui ressemblent tellement à de la cavalerie que, le 1^{er} août 1920, une réunion est prévue avec ses créanciers, dont il ne peut rembourser le moindre sou. Or la veille, une lourde malle à chapeaux, contenant en fait le cadavre de Georges, tué d'une balle de revolver, est expédiée gare



de l'Est par deux femmes à une adresse de Nancy qui se révélera fictive. Personne ne réclame ce bagage soi-disant accompagné et, le lendemain, les créanciers constatent que leur débiteur n'est pas au rendez-vous. Son épouse et sa belle-fille arrivent, de leur villa louée à Enghien, et très vite les soupçons s'accumulent ; la découverte de la malle sanglante attire l'attention de la presse qui cherche un filon juteux à l'affaire Landru dont le procès commence.

Les plus grands avocats de l'époque les uns après les autres sont chargés de la défense des prévenues (il y en aura sept dont maîtres Campinchi et Moro-Giafferri) tâche plus que délicate vu les systèmes de défense plus invraisemblables les uns que les autres qui sortent du cerveau de l'accusée. C'est qu'elle s'est fait un nom dans le Tout-Paris et que plus que ses réunions littéraires, salons du samedi, ce sont ses poèmes, romans, essais, qui la font connaître depuis plus de vingt ans (à défaut de ses seize pièces de théâtre restées manuscrites) et la désignent comme figure de proue du mouvement pour l'émancipation de la femme. Mais la nouvelle Héra avait-elle lu Aristophane ? On cherche en vain des citations de *Lysistrata* ou de *L'Assemblée des femmes* dans ses ouvrages. Ce n'était pas un auteur enseigné au convent lyonnais, ni lu à Barcelonnette, où existait une école normale sous Louis XVI. Pourrant un vers, *Mères, il fallait refuser vos enfants*, à la mobilisation d'août 1914, lui a été constamment reproché et l'a fait taxer de pacifisme ; l'accusation a même prétendu que la communauté française de Mexico l'avait obligée à partir (en fait, ce sont les contraintes des créanciers).

Michel Leroy, qui a exploré toutes les facettes de ses plumes, a eu l'excellente idée de faire précéder chacun des dix chapitres d'une épigraphe issue de son œuvre et d'insérer, page après page, des poèmes plus ou moins longs (notamment l'épigraphie qu'elle fit graver sur la tombe de son premier mari au Mélézin, hameau de Saint-Paul). Il collabore aux rééditions de ses romans (*Loupia*, *l'illusion mexicaine* ; *Une doctoresse aux Alpes*) qui trouvent leur public en Haute-Provence, et il a lu attentivement le diptyque *Leur Proie Leur Reine* (leur = les hommes) écho féminin de la guerre des sexes illustrée par Vigny dans *La Colère de Samson*, ainsi que le dernier essai au titre suggestif *De la patrie à la matrice, ou du baigné à l'éclat* qu'elle publia à compte d'auteur en 1920 et dont elle distribua sous pli fermé, à n'ouvrir qu'après le verdict, un exemplaire à chacun des douze jurés de son procès. Son premier éditeur, Sansot, avait été contraint à la faillite. Ses poésies emplissaient les revues confidentielles, et ses maris successifs n'étaient pas dupes de ses illusions littéraires, mais payaient les imprimeurs...

Mais, *mère admirable autant qu'épouse exécrable*, elle se croyait investie d'un sacerdoce, délivrer la femme des chaînes où l'emprisonnait le code Napoléon (et son article 312), le Code de commerce lui interdisant l'usage d'un chèque et l'impossibilité de

prendre part aux élections (alors qu'elle était assujettie à l'impôt). Lectrice assidue du *Droit maternel* de Johann Jakob Bachofen (qui ne cite jamais le comique grec), elle accumulait les provocations, les réunions sulfureuses, et toutes ses années parisiennes lui attiraient les quolibets de la gent masculine arc-boutée sur ce qu'elle dénonçait (après George Sand) comme des privilèges. La cause des femmes, Leroy le souligne, a perdu deux ou trois générations à cause de l'affaire Bassarabo... car la presse la montrait d'un index vengeur, la chargeant de la mort de son premier époux, au point que le cadavre de Paul Jacques fut extrait du petit cimetière, et que l'on retrouva huit lettres épinglées sur la casquette du défunt annonçant son intention de quitter ce monde ; le graphologue eut beau affirmer que c'était bien son écriture, rien ne put arrêter les soupçons.

Il fallait de plus reconstituer le macabre scénario : l'employé des chemins de fer de l'Est reconnu de suite les deux expéditrices, la mère et la fille, mais celles-ci arguaient que la malle contenait des pièces compromettantes prouvant que Bassarabo espionnait les industries françaises de l'armement au profit de l'Allemagne, que le corps avait été substitué à celles-ci. Dans un premier temps ces documents, plans d'avions ou de tanks, auraient été jetés dans le lac d'Enghien, avec l'arme du crime, achetée soit au Mexique, soit à Paris... selon les jours : le juge Bouin (qui venait de boucler le dossier Landru) en perdit son latin, et mourut.

En fait la logorrhée qu'elle ne pouvait réfréner dans ses écrits se retrouve dans les procès-verbaux de ses interrogatoires, avec des réponses se contredisant à l'envi et semblant improvisées. Le Tout-Paris assistait aux audiences, friand de détails aussi bien sur le parcours de l'« Amazone rouge » ou du « Landru en jupons » que sur ses proches ou ses invités (un sulfureux Gaston « Réginald » Chapelot, royaliste, mais dont le candidat était un Bourbon d'Espagne, d'autres jours des comités théosophes et naundorffiens, qui avaient reconnu dans cet aventurier le dauphin du Temple Louis XVII, des messériens, des spirites – mais quand même pas d'ophiolâtres – et évidemment toutes les nuances des *bas-bleus* des comités féministes). Parmi les témoins, son filleul de guerre, Georges Pillement, plus tard écrivain prolifique et sensible, que l'on sent bien gêné pour évoquer les jours précédant le meurtre.

Tout archicube sera sensible au superbe canular monté par Louis Farigoule (1906) (qui à l'époque ne se faisait pas appeler Jules Romains). Invité au salon d'Héra Mirrel, il fit un exposé démontrant la supériorité du droit maternel par la grammaire indo-européenne : au moment où Saussure révolutionnait la linguistique comparée, il utilisait les dernières nouvelles de Genève pour exposer au public pâmé que, la première déclinaison étant en latin *rosa* et pour la deuxième *dominus*, et en grec *ἡλέρα* alors que *ἄνθρωπος* n'est que le paradigme de la deuxième, c'était la preuve irréfutable de la véracité des idées de son hôtesse... Le tonnerre d'applaudissements



fut suivi de la rédaction d'un article signé H. P. Legrand-Ménynski (Henri Legrand, son cothurne à Ulm, futur inspecteur général) pour le *Cours libre de la haute culture française* qui se tenait chez la Muse, et qui fut republié en 1909 dans *La Vie moderne*, revue moins confidentielle, avec l'hommage respectueux de l'auteur le dédicacant à Héra Mirrel. Il eut apercevoir la jeune Simone Weil (1928 I), en classe de troisième à Fénélon, dédiant en 1921 un poème à sainte Bessarabo² (confisqué par le professeur, trois vers surageaient dans sa mémoire). Il appréciera tout particulièrement le énème pastiche du Sonnet d'Arvers que Leroy avait déniché à la une du *Figaro* du 12 juin 1922, jouant sur le secret de la mère et le mystère de la fille, les murmures de haine *attachés aux pas* de l'une, pourrant *si douce et si tendre* (ce doit être pour la rime) et concluant sur les nuages qui cachent la vérité (*Les jurés diront, l'esprit tout rempli d'elle/quelle est donc l'infâme ? et ne condamneront pas*).

Mais les jurés condamneront la mère à vingt ans de réclusion, et elle seule. Ils étaient placés devant un dilemme : si la mère avait tiré, sa fille était innocente et vice versa. La guillotine ne s'appliquait plus aux femmes et la prison s'ouvrait devant la ou les deux coupables, d'abord cette sinistre prison de Saint-Lazare qui terminait sa longue existence et qui se situait près de la gare de l'Est, avec son cadran solaire *Hac mea forte tua <hora>* « l'heure que je te montre c'est peut-être la tienne », à l'origine destiné aux méditations des lazaristes, et qui pouvait rappeler à la prévenue les cadrans solaires des chapelles de Haute-Provence. Héra-Louise y passa deux ans en détention préventive et écrivit autant qu'André Chénier.

La malle, un grand carton à chapeaux, était à elle seule un personnage, muet : elle ne fermait plus, Louise Bessarabo avait acheté le samedi matin de la ficelle solide pour la nouer, l'avait chargée avec sa fille dans un taxi (un auto-place G7, nous précise l'auteur) et avait essuyé un refus gares de Lyon et du Nord avant de s'en débarrasser sur l'Est. Mais un billet imitant l'écriture de Georges précisait l'adresse où l'expédier, à Nancy où ne conduisent ni le PLM ni le Nord ! Les experts prouvèrent que c'était l'écriture de Paule. L'arrivée de la malle³ au milieu de la Cour, parmi les pièces à conviction, la nuée de mites qui en sort lorsque l'huissier doit l'ouvrir et le bruit métallique du couvercle qui se rompt et échappe des mains de ce dernier, emportent la conviction des jurés : Paule Jacques (la fille) est reconnue innocente. La haine qu'elle portait à son beau-père, qui l'avait obligée à rompre ses fiançailles (entre autres griefs), ne leur parut pas suffisante. Il fallait un coupable, ce fut la mère, et lors de dramatiques séances aux Assises elle apparut comme voulant à tout prix protéger sa fille (d'une incarcération avec les prostituées, puis d'une peine de prison) et prendre toute la sanction pour elle. Le public halerant attendait la révélation d'un complice, un homme qui aurait tiré et se serait volatilisé ; le secret fut bien gardé et jamais les contradictions ne furent levées.

À l'énoncé du verdict elle crut que les dix-huit années qui lui restaient (à l'époque, les remises de peine n'existaient que par la grâce présidentielle) lui permettraient de retrouver la liberté, mais le régime de la prison de Rennes eut vite raison de sa santé. Francis Carco, qui rédigeait un reportage pour *Détective* sur les détenues fameuses, la vit, usant d'un subterfuge, fin 1930, ou plutôt vit une ombre. Michel Leroy décrit magnifiquement ses dernières années de rédemption, consacrées à aider ses co-détenues et, après une enquête minutieuse dans les archives d'Ille-et-Vilaine, nous fait assister à ses derniers moments, le 21 mars 1932, seule à l'Hôtel-Dieu de la capitale bretonne, puis au lugubre voyage du corbillard, les quatre chevaux traversant la ville suivis de sa seule fille, jusqu'à la gare où une nuée de journalistes l'attendaient. Et, ironie du destin, le cerueil parti de Rennes resta trois semaines dans un wagon (réfrigéré), sa fille se vit refuser une sépulture à Antibes où elle résidait, et le wagon repartit en sens inverse, jusqu'à ce que le corps de Louise Grouès remonte la vallée Grouès. Michel Leroy imagine sur sa pierre un quatrain de sœur Juana Inés de la Cruz, poétesse mexicaine, se terminant dans la traduction d'Héra Mirrel : *si ta vie fut une déception/ta mort est une leçon*. Seul parmi les hommes qu'elle poursuivait au nom de son sacerdoc, Paul Bouget salua noblement sa mort très chrétienne.

Voilà, articulée autour des deux semaines du procès d'Assises, une biographie complète dans les moindres détails de Louise Grouès/Héra Mirrel. Les revues des comités féministes, pour éphémères qu'elles furent, fournissent articles et poèmes ; l'entourage, plus ou moins proche, est passé au crible, et la sympathie que ressent l'auteur pour cette femme indéniabement douée mais rebelle à l'ordre établi est évidente, il la communique au lecteur. Mais à l'époque sa famille fut pointée du doigt, son neveu le jeune Henri, 11 ans, était la cible des moqueries de ses camarades, et six ans après il renouait au monde et entra en religion. Lily, qui s'était mariée à 17 ans avec un Mexicain et avait accouché quatre jours après le mariage, était retournée outre-Atlantique. Paule Jacques, après avoir défendu la mémoire de sa mère dans de multiples interventions, articles et conférences, devint sœur Marie des Anges. Michel Leroy conclut sur ces expiations : *l'esprit Grouès était décidément le plus fort*.

Patrice Caudetier (1965 I)

Notes

1. Cette école formait des précepteurs qui se louaient, sur les marchés et les foires de Provence, aux familles nobles ou riches, qui reconnaissaient leur compétence aux plumes qu'ils arboraient sur leur chapeau : couleurs différentes selon la grammaire, le calcul ou le droit.
2. Les journaux estropient quasi systématiquement en Bessarabo le patronyme Bessarabo, qu'avait choisi Maurice Weissmann pour éviter les pogroms dans sa Bessarabie natale, et

